

Changement climatique. Les psychologues se mobilisent aussi Courrier International, 18/12/09

La tendance actuelle à vouloir réagir face au changement climatique est certes liée à de nombreuses raisons économiques ou politiques, mais surtout à des facteurs psychologiques. Telle est la conclusion du Sydney Morning Herald à la suite des débats houleux qui ont précédé, en Australie et ailleurs, l'ouverture de la conférence de Copenhague.

“La charge émotionnelle que les débats ont suscitée n'est pas si surprenante, commente le journal de Sydney. Les politiciens sont des hommes, et la nature humaine étant ce qu'elle est le plus grand blocage pourrait être ni économique ni politique mais psychologique.” Les sondages montrent que plus de 80 % des Australiens acceptent le fait que le changement climatique est du aux activités humaines et que 70 % de la population souhaitent que les gouvernements lui donne la plus grande priorité “Avec un tel consensus, on pourrait penser que nous sommes en alerte maximum ; que citoyens et élus sont mobilisés pour faire le nécessaire Néanmoins, le soutien mondial à cette action a été décrit comme large de ‘1 km mais épaisse de 1 mm’”, regrette le SMH.

Qualifiée de “tragédie ordinaire”, la situation présente, où se mêlent inaction, inertie, incompetence et incompréhension, rappelle l'exemple qu'utilisait le sociologue américain Garrett Hardin pour commenter les ravages écologiques occasionnés par des bergers partageant les mêmes pâturages. S'ils ne pensent qu'à leur intérêt personnel en mettant trop de bêtes sur ces terres, les bergers détruisent les pâturages pour tout le monde, y compris pour eux-mêmes “Des facteurs sociologiques œuvrent contre le partage des responsabilités. Des pays craignent de prendre trop de risques ; que le coût soit disproportionné ; que des ‘électrons libres’ évitent de faire quoi que ce soit. De telles craintes ont aboli la volonté politique d'agir face à une menace mondiale.”

Le Sydney Morning Herald mentionne les conclusions d'une étude que le groupe de réflexion Taskforce sur l'interface entre la psychologie et le changement climatique mondial a présentée, en août dernier, à la prestigieuse American Psychological Association (APA), indiquant qu'il existe des obstacles encore plus fondamentaux, d'ordre psychologique, à cette action.

D'abord, il est plus difficile d'avoir peur de quelque chose qui se produira dans un futur éloigné. Le changement graduel de température de la planète n'est pas perçu comme un danger personnel imminent, donc son risque apparaît réduit ; on ne lui donne pas la priorité absolue parmi d'autres dangers, comme celui de perdre son emploi, par exemple.

Ensuite, nous sommes dans l'incapacité d'apprécier les effets du futur. En illustration de cette assertion, “des études ont montré que si l'on nous donne le choix entre prendre maintenant 50 dollars ou attendre six mois pour avoir 100 dollars, invariablement nous prenons les 50 dollars”. Ce n'est donc pas une surprise si l'on hésite à souffrir un peu maintenant pour un bénéfice qui n'apparaîtra que dans quelques décennies.

La Taskforce relevé aussi que lorsqu'il y a incertitude, les individus ont tendance à hésiter ou ne pas agir du tout. “Tout climatologue sérieux n'hésitera pas à dire qu'il reste un certain niveau d'incertitude quant au changement climatique. Et ceux qui déclarent qu'il n'y a aucun problème – une minorité mais qui trouve un écho dans le public – exploitent cette incertitude.”

Le groupe de réflexion trace également un parallèle entre l'inaction concernant le changement climatique et l'attitude de déni fréquemment adoptée quant aux effets du tabac sur la santé : il est plus facile de ne rien faire que de changer son comportement. La Taskforce a aussi répertorié comme obstacle la “tendance à l'optimisme” : il suffit de penser que Mère Nature se chargera de régler le problème.

En outre, le journal australien informe de la tenue de la première conférence britannique sur la psychologie du changement climatique, début 2009. Au cours de cette réunion, les experts ont relevé “les stratégies de déni comme les obstacles les plus importants. Plutôt que de se reposer sur une évaluation objective de la communauté scientifique, les psychologues britanniques ont dit que nous nous replions sur des raccourcis en matière de prise de décision en nous fondant sur nos propres expériences, les opinions de notre entourage ou des politiciens.”

<http://www.courrierinternational.com/chronique/2009/12/18/les-psychologues-se-mobilisent-aussi-0>